

**Dangers de l'allaitement au biberon.**

M. le docteur Créquy a voulu rendre compte de l'influence de l'allaitement au biberon sur la mortalité des enfants nouveau-nés. Sur 300 enfants observés du 1er juin 1867 au 1er juin 1868, depuis leur naissance jusqu'à l'âge de trois mois, 255 ont été nourris au sein, 64 au biberon, 1 est mort-né. Parmi les enfants nourris au sein, 25 ont succombé, ce qui donne une mortalité de 10,63 pour cent ; parmi ceux élevés au biberon, 33 sont morts, soit 51 pour 100 ou plus de la moitié. La mortalité est donc cinq fois plus grande chez les enfants élevés au biberon que chez les enfants nourris au sein.

181 allaités par leur mère ont donné 13 morts, autrement dit 8,28 pour 100 ; 54 élevés par des nourrices à leur domicile ont donné 10 morts, ce qui fait 18 pour 100. Les enfants élevés par leur mère et au sein donnent donc une mortalité plus de moitié moins considérable que les enfants élevés par des nourrices.

Ces chiffres n'ont pas besoin de commentaires ; toute mère sage, dévouée, vraiment digne de la maternité, saura en faire son profit.

**Viande a bon marché.**

La rareté et la cherté toujours croissante de la viande de boucherie et les masses énormes de cette même viande qui se perdent dans les prairies de l'Amérique du sud où d'innombrables troupeaux vivent en complète liberté, meurent de vieillesse ou ne sont abattus que pour leur cuir et leurs cornes, ont donné l'idée d'importer en Europe la plus grande quantité possible de cette denrée alimentaire si précieuse aujourd'hui.

Jusqu'à présent, nous n'avions eu à notre disposition la chair des bœufs de l'Uruguay ou du Rio de la Plata qu'à l'état de viande séchée, fumée, conservée par des procédés plus ou moins heureux, mais les Anglais paraissent avoir trouvé le meilleur mode d'importation des ruminants américains sur le continent Européen. Ils apportent des bœufs vivants.

Un premier essai a été fait par le vapeur *Cité de Rio* arrivé de Montévidéo à Londres après trente-et-un jours de mer, ayant dans ses cales 90 bœufs ou vaches du poids moyen de 800 livres. Bien que ces animaux eussent été embarqués sans choix et à la hâte qu'on ne les eût nourris que de foin ordinaire, ils sont tous arrivés en aussi bon état de santé qu'au moment de leur embarquement. Payés \$18 aux lieux de production, ayant coûté \$22 de transport, ils reviennent donc à \$40 soit 10 centimes la livre : or la viande en Angleterre vaut en moyenne le double de ce prix, on voit donc qu'entre les prix de revient et de vente existe une assez belle marge pour le bénéfice.

Les frais de transport seront beaucoup réduits quand navigueront de grands navires à vapeur que des armateurs anglais font construire spécialement pour le transport des bestiaux d'Amérique en Europe.

**LETTRES SANS ADRESSE.**—Pendant l'année 1868, nous dit le dernier rapport annuel du Directeur des Postes anglaises, on a trouvé 13,833 lettres jetées à la poste sans adresse aucune ; 281 contenaient des envois d'argent s'élevant à la somme totale d'environ \$34,000. Ces lettres sans adresse, toujours à peu près en même nombre et contenant à peu près la même somme, se retrouvent chaque année. Il faut en conclure que, si la distraction est le défaut des gens d'esprit, l'Angleterre n'a pas trop à se plaindre.

A propos des inhumations précipitées, le *Journal de Nice* dit qu'une heureuse innovation vient d'être introduite au cimetière de Menton :

Un appareil de sonnerie électrique y a été établi tout récemment, de sorte que les morts, mis en chappelle avant d'être inhumés, ne sont pas exposés à des méprises terribles, grâce à cette sonnerie, dont les fils, placés dans les mains du mort, correspondent avec la sonnette d'alarme dans la maison du garde.

Nous croyons que Menton est le seul endroit de la France où de pareilles mesures de prudence aient été adoptées.

**FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE****LE PAYS DE L'OR.**

PAR

HENRI CONSCIENCE.

IX

L'ARRIVÉE

(Suite.)

Il ne fut cependant pas possible de tirer Kwik de son abattement. Roozeman, que le vieux capitaine Morelo n'avait pas laissé partir sans argent, possédait mille francs dans son portefeuille. Il prit un billet de banque de cent vingt-cinq francs et l'offrit au pauvre désolé, qui déplorait encore, avec des larmes aux yeux, la perte de sa poire pour la soif. Donat accepta le don avec une grande reconnaissance et parut un peu consolé. Néanmoins, depuis ce jour, il n'eut qu'une triste vie sur le navire. Où qu'il se trouvât, dans l'intérieur ou sur le pont, il espionnait tout ce qu'il voyait et entendait ; il se glissait comme un renard pour écouter les conversations les plus secrètes, suivait tous les mouvements des mains des passagers, et il était évident qu'il ne regardait jamais quelqu'un sans que la pensée que le voleur de ces billets de banque pouvait bien être devant lui brillât dans ses yeux. Les passagers, blessés de ce soupçon, maltraitaient le pauvre paysan ou l'écartaient durement de leur chemin ; il se défendait en donnant des coups de pied à droite et à gauche, mais il avait affaire à si forte partie, qu'il ne paraissait presque plus jamais sur le pont du navire sans avoir un œil poché ou le nez écorché.

C'était surtout le Français aux moustaches rousses qui le poursuivait sans cesse. Donat

s'était mis en tête que son premier oppresseur était aussi le voleur de ses billets, et le Français pouvait lire ce soupçon dans ses yeux. Un jour, qu'il avait de nouveau frappé cruellement le pauvre garçon au visage, Victor était accouru et avait défendu son compatriote ; Jean Creps était intervenu, et ainsi une rixe violente s'était élevée sur le pont. Le capitaine, après avoir entendu les explications de part et d'autre avait fait mettre le Français pour deux jours au cachot. Depuis ce moment, la moustache rousse nourrit une haine furieuse contre Kwik et lui suscita, par ces camarades, toutes sortes de tourments.

Cependant le *Jonas* poursuivait sa route avec un vent très-favorable. On commença à compter les jours, et lorsque le capitaine annonça enfin qu'on allait atteindre la baie de San-Francisco, la fièvre de l'impatience gagna tous les passagers.

Une après-midi que le ciel était très-nébuléux, les deux amis étaient assis avec Donat dans l'entre-pont de la seconde classe et s'entretenaient avec animation du terme prochain de leur long voyage et de leur débarquement dans le pays de l'or.

—Quand à moi, disait Creps, je ramasse autant d'or que je puis. J'en donne la moitié à mon père, pour qu'il ne soit plus obligé de travailler dans ses vieux jours ; j'achète à mon frère un magasin de denrées coloniales ; et je donne à chacune de mes sœurs une dot de cinquante mille francs !

—Et vous-même, demanda Donat, que garderez-vous donc pour vous ?

—Bah ! je n'ai besoin de rien, répondit Jean. Ce n'est pas pour devenir riche que je suis venu en Californie. Pourvu que je puisse vivre libre et indépendant, et ne plus voir de pupitre devant mes yeux, je suis content. Et si le goût des richesses me prenait un jour, je pourrais toujours revenir en Californie.

—Savez-vous ce que je ferai, moi ? s'écria Donat Kwik. Je ne retourne pas à la maison avant d'avoir tout un sac à froment plein d'or. Alors, j'achète un château aux environs de Natten-Haesdonck, et je vais y demeurer avec Anneken et son père. Il y aura là tout ce qu'il y a de bon : de la viande au pot, du jambon dans la cheminée, de la bière forte dans la cave, des vaches grasses, de beaux chevaux et une voiture... oui, oui, une voiture ! Et mon Anneken sera habillée comme une princesse ; et je veux, quand nous irons à la kermesse, qu'elle attire les regards de tout le monde, et je ferai boire les amis et manger les pauvres gens, et je serai joyeux, et je causerai et je sauterai avec mon Anneken du matin au soir. Le baron de notre village est aussi riche que la mer est profonde. Il a toujours l'air maussade et il est rare qu'il sourie ; mais Donat Kwik lui apprendra comment il faut vivre quand on a un sac d'or dans sa cave.

—Je n'en demande pas tant à Dieu, dit Victor. S'il me permet seulement de trouver en Californie les moyens d'obtenir la main de Lucie Morelo et d'assurer à elle et à ma mère un sort agréable, je bénirai éternellement son saint nom, dussé-je travailler encore rudement toute ma vie pour augmenter leur bonheur.

Tout à coup, la conversation des amis fut